

LES MÉMOIRES

D'ÉVA COTNOIR- BARIL

(2^e enfant de Joseph Hildedge Cotnoir et d'Alida Goulet)

(épouse de Bernard Baril)

1899-1996

Une vie intense

Mémoires rédigés en 1987

PRÉFACE

Un simple reflet dans sa glace doit pouvoir la rassurer. Elle est belle! Non pas d'une beauté. Qui s'effrite avec le temps. Elle est belle d'une vie bien remplie, d'une vie intense où l'amour et la tendresse ont guidé chacun de ses pas dans l'accomplissement de ses tâches quotidiennes.

Dans le miroir du passé, elle voit ses souvenirs. Elle s'y attarde et les caresse. Finalement, elle nous les livre comme un témoignage, comme un présent, comme un trésor qu'on se plaît à garder, à chérir...ma mère!

Par Jacqueline Baril (fille d'Éva)

SOUVENIR DE MES ANNÉES DE COUVENTS

La paroisse de Guigues a été fondée en 1906. Elle a reçu le nom de Saint-Bruno-de-Guigues, mais n'a réellement porté autre nom que Guigues.

Le premier curé, Jacques Beauchamp, a fait bâtir l'église qui est la même d'aujourd'hui après avoir subi des modifications de chauffage et d'embellissements.

Cette même année, les sœurs de l'Assomption de Nicolet sont venues s'installer à Guigues pour prendre charge des deux écoles, une de filles et une de garçons. En 1908, les sœurs ont décidé de bâtir un couvent. Une bonne bâtisse en bois, bien pensée, bien structurée pouvant répondre aux besoins et exigences de 8 sœurs et une trentaine de pensionnaires et un peu plus d'externes. C'est papa qui a construit le salage.

Ce couvent a été donné deux ans plus tard par la paroisse aux sœurs de l'Assomption. Sans ce don généreux de la paroisse, les sœurs n'auraient pas pu arriver à rencontrer leurs échéances vu le petit nombre de pensionnaires.

À partir de la troisième année, les petites filles du village et des environs devaient aller externes au couvent. Seuls les parents à l'aise pouvaient se permettre de payer une ou deux années de couvent à leurs filles de 12-14 ans

Je les trouvais chanceuses ces pensionnaires sans penser toutefois qu'un jour j'aurais la même chance.

CIRCONSTANCES QUI ONT FAIT QUE J'AI PU RÉALISER MON RÊVE.

Quand j'eus mes 14 ans, maman qui était débordée d'ouvrage m'a demandé si je voulais rester avec elle pour l'aider de novembre à janvier. En janvier, il faut croire que maman appréciait mes services, elle me demanda de rester encore avec elle et que plus tard j'irais au couvent.

À 15 ans, je lui ai rappelé sa promesse. "On n'a pas les moyens" fut sa réponse.

À 16 ans, la même demande avec la même réponse.

À 17 ans, la même demande avec la même réponse. "Si je n'y vais pas cette année, je n'irai jamais" fut ma réponse. Là c'était grave. Mes parents qui n'avaient pas les moyens et moi qui ne pouvait pas attendre.

Après réflexion, mes parents ont décidé que je serais pensionnaire à \$7,00 de pension par mois. Il faut dire encore qu'en les années 16-17, de l'argent il n'y en avait pas. On vivait des produits de la terre. C'était partout, l'argent était rare, on le gardait pour les choses indispensables.

En cette même année, Léo mon frère plus jeune, n'aimait pas travailler la terre. Il décida d'aller travailler aux moulins de papier en Ontario. C'est lui qui sauva la

situation. Dans sa grande générosité, il envoyait un \$25,00 de temps en temps pour payer ma pension au couvent.

En arrivant au couvent, la sœur me demande pourquoi je venais au couvent. "Pour aller au couvent" fut ma réponse.

Je n'avais pas d'autre but. Comme j'avais fait ma quatrième année, on me plaça dans la quatrième année. Notre maîtresse d'école était une sœur qui s'attachait beaucoup à son entourage et à ses élèves. C'est dire que nous avons été choyées.

L'année se serait passée sans problème s'il n'y avait pas eu une épidémie de grippe. Tout le monde avait la grippe, sœurs et élèves. Les élèves les plus malades furent retournées dans leur famille, les moins affectées restèrent au couvent. J'étais de ce nombre. Enfin, car il y a toujours une fin, après un mois, tout est rentré dans l'ordre et l'année s'est terminée sans problème.

Je garde un bon souvenir de la sœur cuisinière. Comme nous n'étions que neuf pensionnaires, nous étions choyées et gâtées. La sœur cuisinière était une personne d'une quarantaine d'années, pas jolie, mais bonne, généreuse et d'un grand jugement..

Vers 1916, le département de l'instruction publique avait ouvert un bureau d'examens à Ville-Marie, chez les sœurs grises.

Ces examens donnaient droit aux jeunes filles qui avaient fait une cinquième année, d'enseigner dans les petites écoles, comme on les appelait dans le temps. Ce fut toute une aubaine pour les cultivateurs qui ne savaient pas quoi faire de leurs jeunes filles.

Aussi, dès ma deuxième année de couvent, de neuf que nous étions, le nombre est monté à 30 pensionnaires malgré que la pension ait été portée à \$10,00. C'est dire qu'il y avait beaucoup de nouvelles élèves.

Ces jeunes filles qui sortaient de leur milieu pour la première fois étaient gênées et s'ennuyaient beaucoup. Moi j'étais ancienne et contre mon habitude, ça me disait d'être gaie et de faire du fun. J'étais leur leader.

Les sœurs ont eu peur que j'aie trop d'emprise sur les élèves, de sorte qu'un beau matin au déjeuner, la sœur supérieure s'amène et me dit en me nommant: Je ne me souviens pas des mots exacts, ce qui voulait dire d'arrêter de soulever les élèves contre les sœurs.

Un coup de massue! Je n'ai pas parlé, on n'en avait pas le droit. À la minute, je suis devenue ce que j'étais d'ordinaire, c'est-à-dire une élève silencieuse et toute à ses études. J'aimais tellement étudier que je ne voyais pas autre chose.

Les sœurs se sont rendues compte de leur erreur parce que quelques jours plus tard, une sœur en qui j'avais confiance est venue me parler pour me demander de reprendre ma gaieté, mon entrain. Encore là, je n'ai pas parlé. Elle s'est rendue compte de l'échec de sa mission et l'année s'est terminée sans trop de problème.

À ma deuxième année au couvent, je suis montée dans la cinquième année, classe des finissantes. Je n'y suis restée qu'un mois. J'étais trop forte pour une cinquième année. J'ai fait ma sixième année avec une compagne. À la fin de l'année, cette compagne décida de se présenter pour des examens de 5^e année, diplôme élémentaire. Il ne restait que moi. Les sœurs ambitionnaient d'avoir une 7^e année pour un diplôme modèle

La sœur supérieure et Monsieur le curé ont si bien manœuvré auprès de papa que j'ai pu faire ma 7^e année et avoir un diplôme modèle. Moi je ne demandais pas mieux. Il faut dire que les finances à la maison s'étaient améliorées de beaucoup.

À ma 3^e année au couvent, je fus propulsée l'élève la plus importante du pensionnat, une future diplômée Modèle!!!! Ensuite, je suis élue présidente des Enfants de Marie. Tout un honneur, mais aussi toute une responsabilité. Je me devais d'être le modèle du couvent, "Noblesse oblige" comme disait ma maîtresse de musique. S'il y avait une élève en difficulté, c'est à moi qu'on avait recours.

Maria, une nouvelle qui arrivait de Montréal et qui avait commencé ses études chez les sœurs Notre-Dame, parlait un français impeccable, mais avait un très gros problème d'infériorité.

Ses parents ne l'aidaient pas en ne lui permettant pas de participer aux exercices de chant sous prétexte que c'était du temps perdu. Elle était donc vue d'un œil de travers par les élèves. Tous les jours de beau temps après le dîner, nous allions faire une marche de vingt minutes. Cet exercice s'appelait faire le tour du carré.

Les élèves se groupaient par deux. Maria restant seule, j'ai vite compris que ce serait elle qui serait ma compagne pour l'année. Je ne m'en plaignais pas. Ce n'était que pour 20 minutes et pour moi, elle était une élève comme une autre.

Au début de l'année, à l'occasion de la fête de monsieur le curé, la sœur supérieure avait organisé une rencontre avec les finissantes et monsieur le curé, au parloir des sœurs. C'était tout un privilège. N'entrait pas qui voulait au parloir des sœurs. Nous étions toutes habillées en sœur. La rencontre a été des plus agréables. Naturellement la sœur supérieure en a profité pour se choisir

quelques futures religieuses. Aussi, avant de partir, monsieur le curé dit à la sœur supérieure en me désignant: "Ma sœur, celle-là, il faudra l'éprouver, oui, oui ma sœur, il faudra l'éprouver" J'entends encore ces mots comme si cela était hier. Avec le temps, j'ai tout oublié, mais la supérieure, elle, ne l'a pas oublié....

Toute l'année, elle a été sur mon dos comme on dit. Je pensais qu'elle me détestait, mais je ne comprenais pas pourquoi. Si bien qu'à la fin de l'année, j'étais convaincue que je n'aurais peu ou pas de prix de fin d'année. Au contraire j'en avais les bras chargés et j'avais dû en déposer sur le plancher autour de moi.

Je n'y comprenais plus rien. Ce n'est qu'au début des vacances en rendant visite à ma maîtresse de musique que le mystère s'est éclairci. Comme j'étais la première à obtenir un diplôme modèle, par ce geste, les sœurs avaient voulu encourager les jeunes filles à prolonger leurs études jusqu'au diplôme modèle. Et pourquoi la sœur supérieure semblait tant me détester? C'est qu'elle avait pris le conseil de monsieur le curé très au sérieux.

Elle m'a si bien éprouvée que si j'avais décidé d'entrer en religion, ce n'est certainement pas vers les sœurs de l'Assomption que je me serais dirigée. J'ai pensé plutôt aux sœurs Missionnaires, mais le bon Dieu en avait décidé autrement. C'est pourquoi je suis devenue mère de famille avec 7 enfants. Aujourd'hui, j'en suis bien contente, ils sont ma consolation..

Je pense que si je n'étais pas allée au couvent, aucune de mes sœurs auraient eu une instruction autre que celle de la petite école.

(28 mars 1987)

L'EXODE DES CANADIENS POUR LES Etats-Unis

C'est vers les années 1863-1864 que les parents de papa et de maman sont venus s'établir sur des terres à Saint-Thomas de Joliette. Ils n'avaient pour tout bagage que leur bonne volonté et leur grand courage.

Pour commencer, il fallait enlever les roches qu'il y avait sur la terre et dans la terre. Il y en avait tellement, qu'on en faisait des genres de murets pour séparer deux voisins. J'en ai vu de ces murs quand j'y suis allée en 1927.

Ainsi débarrassée de ses roches, la terre était bonne pour tout genre de culture. À cette époque on y cultivait que des pois, du sarrasin, du lin, de l'orge, de l'avoine et du foin bien entendu. Il n'y avait pas d'instrument aratoire; tout se faisait à la main. On semait à la volée, on faisait la moisson à la faucille et à la petite faux.

On se servait d'un fléau pour battre le grain. Expression qui veut dire séparer le grain de la paille. Un fléau, c'était deux gros bâtons de 4 à 5 pieds de long reliés par une lanière de cuir. Chaque terre avait son érablière et ses pommiers. Avec le temps, on y a ajouté un four à pain.

La nourriture était frugale. Le matin, la galette de sarrasin arrosée de sirop d'érable. Le midi, une grosse chaudronnée de soupe aux pois dans laquelle on avait ajouté un gros morceau de lard salé et des patates, quand on en avait. Le soir, on mangeait ce qui restait du midi et le lendemain, on recommençait. On ne se plaignait pas, tout le monde était en bonne santé.

Vers les années 1885-86, les Américains ayant un grand besoin de main d'œuvre pour leurs filatures ont ouverts leurs portes aux Canadiens. Ce fut ce qu'on a appelé l'exode des Canadiens vers les Etats-Unis. Une manne s'offrait aux habitants de Saint-Thomas de Joliette. Ils ne pouvaient pas la laisser passer parce qu'ils ne parvenaient plus à vivre sur leur terre avec leur nombreuse famille.

Des familles entières ont laissé leur terre pour quelques années. On allait "wiver dans les factries aux États", plus précisément à Lowell Mass.

Il y avait de l'ouvrage pour tous ceux qui voulaient travailler. La mère avait besoin de tout son monde et les enfants allaient à l'école. Ce fut le cas de maman. Tous étaient bienvenus. Même le clergé a fait sa part en ouvrant une paroisse canadienne, la paroisse Saint-Joseph qui avait à sa tête des pères oblats canadiens pour accueillir tous ces nouveaux travailleurs. La paroisse s'appelait encore Saint-Joseph en 1921 et tout se faisait en français.

Avec les années, les canadiens s'étant peut-être assez américanisés, le français a fait place à Saint-John the Baptist Parish. Je l'ai appris quand j'ai eu besoin d'un autre baptistère en 1970. Pourtant les Canadiens, pour la plus part, ont gardé leur langue. Quand j'y suis allée en 1962, toute la parenté que j'ai rencontrée parlait un très bon français même les enfants.

Après quelques années, quand on avait assez d'argent de ramassé, la famille entière revenait au pays. Les plus âgés se mariaient et les autres qui avaient goûté à une vie plus facile aux Etats-Unis y retournaient dès l'âge de 15-16 ans. Maman n'a pas échappé à la vague. Dès l'âge de 16 ans, elle entrait comme servante au service de la femme d'un médecin à \$6,00 par mois. C'était des gens bien qui recevaient beaucoup. Ils avaient une nourriture raffinée et diversifiée. C'est là que maman a pu développer son talent de cordon-bleu, apprendre à tenir maison, connaissances dont elle a su profiter toute sa vie.

Papa faisait partie d'une famille de 8 enfants. Il est devenu orphelin de mère très jeune. Je sais peu de choses de ses frères et sœurs. Ils ont du partir eux aussi pour les États parce que papa nous a raconté qu'à l'âge de 7 ans, il labourait la terre. Cela n'a pas dû être toujours rose pour lui. Un jour, lui aussi est parti pour

Lowell. Il a rencontré maman et se sont mariés le 25 mai 1896. Ils n'avaient pas encore leur 22 ans.

Après 4 ans de ménage, papa qui rêvait d'une grosse famille, trouvait que les États n'étaient pas une place idéale pour élever des enfants. Il décida de devenir colonisateur.

Papa colon, ce sera pour un prochain chapitre.

(11 avril 1987 Ste-Foy)

DÉPART DE LOWELL POUR LE TÉMISCAMINGUE

Papa qui rêvait d'une nombreuse famille, estimait qu'il n'y avait pas d'avenir pour les enfants aux États.

À l'époque, il se faisait une grosse publicité pour vanter les avantages et encourager les gens à aller s'installer dans les régions ouvertes à la colonisation. Papa était jeune, grand et fort et les défis ne lui faisaient pas peur. Je suis certaine qu'il se voyait déjà propriétaire d'une belle terre avec tous ses enfants installés autour de lui. C'est un rêve qu'il a caressé toute sa vie d'ailleurs. S'est-il réalisé? C'est une autre histoire.

Donc papa avait décidé d'aller s'installer dans un pays de colonisation. En a-t-il parlé à maman? Je ne le crois pas. Il a plutôt essayé de lui vendre son idée. Il avait choisi trois régions: le Lac Saint-Jean, le Manitoba et le Témiscamingue. Après renseignements pris, au Lac Saint-Jean, c'était le barrage qu'on avait érigé sur le lac Saint-Jean qui inondait les terres. Au Manitoba, la Rivière Rouge qui faisait des siennes à tous les printemps. Son idée était faite, il irait au Témiscamingue.

Dans la vie, je crois que les personnes ou groupe de personnes ont une route à suivre et que ce sont les circonstances et les événements qui les y conduisent. Je crois qu'on y peut rien.

Au printemps 1901, papa part pour le Témiscamingue en passant par Saint-Thomas de Joliette, histoire de revoir la parenté. Là, il apprend qu'une des sœurs de maman y est déjà installée avec son mari et ses enfants, madame Bébé Lafond. Je ne lui ai jamais connu d'autre nom, ni pourquoi on l'appelait ainsi . Quand il est décédé, il s'appelait encore Bébé Lafond.

Il y avait une terre voisine de chez mon oncle Lafond qui avait été déjà occupée, qui était toute en longueur et sur laquelle il y avait un "schack" en bois rond de construit. C'est là qu'on devait vivre environ 1½ an.

Papa, de retour à Lowell, ce fut les préparatifs pour le grand départ pour ne plus y revenir. À l'été 1901, papa quitte Lowell avec ménage, femme et enfants (3) pour sa nouvelle terre d'adoption, le Témiscamingue.

Le trajet par train jusqu'à Témiscamingue Sud, petite localité à l'entrée du Lac Témiscamingue, par bateau jusqu'à Ville-Marie et de là, par voiture jusqu'à notre lot. Je n'avais pas encore trois ans.

À quatre milles de notre terre, il y avait une mine de Plomb en opération sur les bords du lac Témiscamingue. C'était le gagne-pain des colons des environs. Une marche de quatre milles le matin par un sentier à travers la forêt, une journée de 10 heures de travail et un autre 4 milles pour revenir et pas de grève s'il vous plaît. Les colons étaient courageux. À bien y penser, c'est à faire rougir de honte les syndiqués d'aujourd'hui, si la chose pouvait être possible.

Entre temps, Cécile est née en 1902. Elle a été baptisée ;a Ville-Marie. C'est oncle et tante Lafond qui ont été dans les honneurs. Un jour la mine a fermé ses

portes et oncle Lafond a décidé de retourner à Saint-Thomas de Joliette. Alors papa a vendu la terre toute en longueur pour acheter celle de l'oncle Lafond qui était plus belle, plus pratique et beaucoup plus avantageuse. Même le "schack" était mieux, 2 pièces en bas, 2 en haut et une cave en plus.

Deux choses dont je me souviens et qui se sont passées pendant le temps qu'on a vécu sur la terre en longueur: les deux garçons de mon oncle Lafond, Ti-Tou et Fortunat avaient la charge de chasser la perdrix pour nourrir la famille. Je me souviens que les enfants étaient bien tannés de manger de la perdrix.

Comme le "schack" n'était pas très grand, on avait gardé que les meubles absolument nécessaires. Les autres étaient tous empilés dans un coin. Un après-midi, madame Héroux, notre voisine était venue rendre visite à maman. Sur sa demande et pour lui faire plaisir, maman avait tout descendu les meubles afin que madame Héroux puisse les voir à son goût. Madame Héroux était toute pâmée!!! Des meubles qui venaient des États, elle n'avait jamais rien vu de si beau!!! Je la vois encore. J'avais 3 ans à l'époque. Ce qui n'était pas si beau c'était de tout remettre ces meubles à leur place.

Et nous voilà installés sur notre nouvelle terre. Pas pour longtemps cependant. L'année suivante, papa loue la terre des Riopel. Angéline est née dans cette maison en 1904. Elle a été baptisée à Ville-Marie avec parrain et marraine monsieur et madame Riopel.

En 1905, papa prend à moitié la terre des sœurs grises de Ville-Marie et déménage à Ville-Marie. La maison terminée, c'est le retour sur notre terre pour y rester définitivement.

À l'époque, le village de Ville-Marie avait sa propre municipalité et les colons en formaient une autre, celle de Duhamel Ouest. Papa en faisait partie jusqu'à sa dissolution. En 1906 quand la paroisse de Guigues a été fondée, la majorité des colons a été annexée à Ville-Marie et les autres à Guigues.

La région du Témiscamingue a été ouverte à la colonisation vers 1886 par un chemin de portage de la Baie des Pères(Ville-Marie) jusqu'à la Baie Gillies (Latulippe).

En 1887, un autre chemin d'une quinzaine de milles a été ouvert encore de la Baie des Pères, parallèle au Lac Témiscamingue vers le Nord. Quand papa est venu en 1901, tous les lots étaient pratiquement occupés par les colons. C'est sur les bords de la Baie des Pères, échancre que fait le Lac Témiscamingue à cet endroit, que fut fondée la paroisse de Ville-Marie par les pères Oblats. Le frère Moffet, par son grand courage et son travail en fut le principal artisan.

À dix milles de Ville-Marie, en 1887, les colons étaient déjà groupés. Aussi en 1901 lorsque nous sommes arrivés, il y avait déjà un magasin général, un bureau de poste, une fromagerie, une forge, deux écoles et une église en construction. Le service religieux était assuré par les pères Oblats de Ville-Marie. Ce n'est qu'en 1906 que la paroisse qui a reçu le nom de Saint-Bruno-de-Guigues a été fondée. La paroisse n'a jamais porté un autre nom que Guigues. Monsieur Jacques Beauchamp, premier curé, a fait bâtir le presbytère.

Georges a été le dernier à naître dans un "schack" en 1905. Entre les années 1906 et 1907, à l'aide d'un emprunt obtenu d'une agence de finance de l'Ouest, papa a fait construire grange-étable et une maison familiale près du chemin.

Une grande maison à deux étages plus un grenier et une cave. C'est dans cette maison que papa, maman et les onze enfants ont vécu. Les enfants ne l'ont laissée que pour se marier. Maman y est décédée en 1940 à l'âge de 67 ans et papa en 1966, âgé de 92 ans.

Peu de temps après, la terre a été vendue à des étrangers, qui eux ont démoli la maison pour en bâtir une plus petite et plus moderne. Ainsi va la vie!

(5 mai 1987)

DIVERSES PÉRIPÉTIES DE LA FAMILLE COTNOIR

À l'automne 1906, on prenait possession de la nouvelle maison. Elle n'était pas finie intérieurement mais très confortable. Aucun regret pour le "schack" en bois rond. À l'hiver 1906, papa ouvre un chantier sur sa terre pour la coupe d'une grande quantité de cordes de bois de quatre pieds pour chauffer la mine de plomb qui venait de rouvrir ses portes.

Les colons venaient de partout pour travailler. Les plus près retournaient chez eux le soir, les autres couchaient à la maison. Avec des madriers et des planches de sapin, les colons s'étaient fabriqués des lits dans une pièce que papa avait mis à leur disposition. Chacun apportait oreillers et couvertures etc... Tous repartaient le samedi soir pour revenir le lundi. Maman n'avait pas à s'occuper d'eux sauf pour la nourriture.

Tout l'hiver, elle a dû cuisiner pour nourrir tout ce monde, une douzaine d'hommes en plus de sa famille (6 enfants). Maman était une femme forte, vive et qui ne lambinait pas.

Le père de papa, qui était veuf depuis longtemps a rencontré un jour une veuve qui s'appelait Michelle Pelland, ce fut le coup de foudre.! Je ne sais pas pourquoi, pour les étrangers, c'était la Michelle. C'était une personne qui devait avoir ses qualités mais que personne ne recherchait sa compagnie. Aussi la lune de miel n'a pas duré longtemps.

Pépère passant la majeure partie de son temps au Témiscamingue, malgré les lettres d'amour qu'elle lui faisait parvenir par l'intermédiaire d'une tierce personne puisqu'elle ne savait ni lire ni écrire. Péoère non plus d'ailleurs. C'était maman qui lui lisait ses lettres d'amour. Maman savait lire et écrire, c'est elle qui a

montré à papa à signer son nom et à lire le journal dans les premières années de mariage. Quand j'ai su écrire, c'est moi qui faisait la correspondance de papa.

Je me souviens entre autre, une fois, j'avais écrit une lettre au député de comté à Québec, monsieur Delvin, lettre dictée par papa naturellement.

Vers les années 1909-1910, le catalogue d'Eaton de Toronto a fait son apparition dans la région. Une aubaine pour les colons. Il y avait de tout dans ce catalogue tout en anglais, mais très bien illustré, bon service, le client avait toujours raison et les prix beaucoup inférieurs à ceux du magasin général. C'était moi qui écrivait les commandes.

Pour revenir à pépère, papa qui a toujours été un homme religieux, acceptait mal que deux personnes mariées vivent séparément. Profitant du fait qu'il avait fait un peu d'argent avec son chantier, il a acheté une demie terre voisine de la nôtre sur laquelle il y avait un "schack" en bois rond. Il a pu convaincre son père d'aller y vivre avec sa femme. L'installation était plutôt rudimentaire. À l'époque, on se contentait de peu.

Pour l'épicerie, c'était papa et sa sœur Méderise de Ville-Marie qui s'en occupaient. Moins de trois ans après, pépère décédait à l'âge de 65 ans après une longue maladie. J'ai toujours pensé que mémère avait été bonne pour lui. Après son décès, mémère est retournée chez ses enfants à Saint-Thomas de Joliette. On a jamais eu de ses nouvelles.

Antoinette a été le premier bébé à naître dans la maison neuve en 1907. Elle a été baptisée à Guigues. Parrain et marraine, pépère Cotnoir et mémère Michelle. C'est aussi à l'automne 1906 que Fortunat 8 ½ ans et moi 7 ans avons pris le chemin de l'école. Cette dernière était située à deux milles de la maison. On partait à 8 heure le matin pour revenir à cinq heure du soir. On ne se plaignait

pas. Fallait le faire et on le faisait. Fortunat n'aimait pas beaucoup aller à l'école mais moi ça me passionnait.

À cette époque, les bottes n'avaient pas encore été inventées. On portait des bottines lacées avec des claques qu'il fallait attacher avec des cordes pour ne pas les perdre dans la boue au printemps et à l'automne.

C'était un maître qui nous enseignait. Un homme d'une cinquantaine d'années qui était handicapé, il avait des pieds de cheval. Mademoiselle Lefebvre l'a remplacé l'année suivante pour trois ans. Une maîtresse en or qui nous a appris beaucoup de choses. Elle nous a quitté pour se marier à un monsieur Maurice Lavigne

Une jeune fille dans la vingtaine l'a remplacée. Gentille, fine, douce, qui faisait de beaux dessins, mais qui valait un gros zéro comme institutrice. En plus pendant l'hiver nous avons perdu trois mois d'école. Sa vieille mère étant tombée malade, elle a dû en prendre soin jusqu'à son décès.

Comme dernière maîtresse, ce fut Mlle Maloin, célibataire dans la cinquantaine, très bonne institutrice, mais qui avait un péché mignon qui nous faisait enrager. Elle favorisait les enfants du commissaire, monsieur Héroux, pour s'attirer les faveurs de ce dernier. Comme quoi le patronage n'est pas né d'hier.

Maman n'est jamais retournée à Saint-Thomas de Joliette. Si elle s'est ennuyée on ne s'en est pas aperçu. Papa au contraire, s'ennuyait de sa parenté. Par deux fois il est retourné à Saint-Thomas. La deuxième fois il en est revenu avec une dizaine de vaches en plus d'avoir convaincu sa parenté de venir s'installer au Témiscamingue. Sa sœur Méderise et son mari Joe Ducharme sont venus passer 10 ans à Ville-Marie. Lui était ouvrier et il y avait beaucoup de construction à Ville-Marie à cette date.

Oncle Ephrem est venu ouvrir un magasin général à Ville-Marie. Plusieurs neveux et nièces y sont passées. L'oncle Roméo, en arrivant s'est acheté une terre dans Guigues.

Après quelques années quand l'ouvrage a diminué tout ce beau monde est retourné aux États. Seuls oncle Roméo est demeuré sur sa terre. À sa mort, c'est sa fille Liliane et son mari qui ont pris la relève. Je pense que la famille y est encore. C'était des profiteurs et non des bâtisseurs.

Je ne peux terminer le récit sans parler de notre terre. J'ai toujours pensé que nous avons la plus belle terre de Guigues. Elle n'était pas planche comme celles autour du village, mais elle avait des avantages que ces dernières n'avaient pas:

- 1) Un sol favorable pour tout genre de culture;
- 2) Une rivière facile d'accès qui a toujours alimenté en eau potable la maison et l'étable
- 3) Pas très loin de la maison et borné par cette rivière sur les deux côtés, dormait le futur jardin que maman n'a pas manqué d'exploiter. C'était de la belle terre jaune, toujours meuble, facile d'entretien, de la belle terre à jardin quoi!
- 4) À moins de vingt minutes de marche, une montagne à bleuets. Ce qu'on en a descendu des chaudières de bleuets de cette montagne. Bleuets qu'on vendait au marché à Hailybury.
- 5) Au pied de cette montagne, une source d'eau claire comme de l'eau de roche, c'est le cas de le dire. Dans les débuts c'était dans cette eau glacée que l'on conservait la crème, beurre et viande.

Je suis tentée de revenir au jardin de maman. Avec le temps, maman cultivait à peu près tous les légumes connus à cette époque et en grande quantité puisque c'était pour en faire le commerce. Je me souviens de la première salade (laitue) que maman a récoltée. Elle n'a pas été bien accueillie. C'est bon pour les animaux disait-on. Le temps s'est chargé de changer bien des choses. Dans son jardin maman avait même des "gadelles", des cerises de terre et aussi du melon

d'eau. Les fraises et les framboises, on n'avait pas à les cultiver, elles poussaient toutes seules et en grande quantité dans les champs et au bord du bois. On avait qu'à les cueillir.

Un jour ou l'autre, je crois qu'il arrive à tout le monde dans la vie de penser que le gazon est plus vert chez le voisin que chez soi. C'est ce qui est arrivé à papa et maman. Un beau jour d'été, ils décidèrent d'aller visiter les belles grandes fermes de l'Ontario, de l'autre côté du Lac Témiscamingue. Léo les accompagnait puisque c'est lui qui payait le taxi, \$25,00 pour la journée. Ils en sont revenus plus qu'enchantés.

Le lendemain avant de prendre une décision, ils ont senti le besoin de faire un tour d'horizon de leur terre. Pour la première fois, depuis qu'ils occupaient cette terre, ils se sont rendus compte qu'ils étaient propriétaires de la plus belle terre de Guigues et des environs. Vous devinez le reste.... C'est sur cette même terre qu'ils sont décédés tous les deux.

(21 mai 1987)

HISTOIRE DU MARCHÉ

Quand mes parents sont arrivés au Témiscamingue en 1901, il y avait déjà une fromagerie en opération à Guigues. Avec les années, peut-être en 1908, le séparateur ou centrifuge a fait son apparition. Le centrifuge est un appareil qui fonctionnait à la manivelle et qui séparait la crème du lait. Ce fut toute une merveille à l'avantage des colons qui pouvaient vendre leur crème à la beurrerie et utiliser le lait pour l'élevage des veaux. La fromagerie ayant passée au feu elle fut remplacée par une beurrerie.

Je pense que mes parents ont toujours eu l'idée du commerce. Au lieu de se contenter de vendre leur crème à la beurrerie, ils se sont plutôt organisés pour vendre eux-mêmes leurs produits. D'abord à Ville-Marie en passant de portes en

portes pour offrir des légumes en assez grande quantité, du beurre, de la crème, des œufs. Comme il n'y avait pas de dépenses, c'était assez payant.

De l'autre côté du Lac Témiscamingue en face de Guigues, il y avait une belle petite ville résidentielle, Hailybury, elle y est encore d'ailleurs. Une partie occupée par des anglais riches et l'autre partie par les autres, plus modestes, travaillant à petits salaires.

Les autorités ont ouvert un marché où les cultivateurs propriétaires de leurs terres pouvaient écouler leurs produits. Beaucoup en ont profiter, mais après quelques mois , la majorité ont dû abandonner. Les dépenses étaient trop élevées pour le peu de revenus. Pour ceux qui ont persévéré comme mes parents, l'occasion était trop belle pour ne pas succomber à la tentation d'acheter des produits des démissionnaires pour accroître leurs gains.

Les autorités n'ont pas tardé à se rendre compte du manège. Les pourparlers ont commencé de part et d'autres et finalement les autorités ont accepté, bien à regret, que les cultivateurs propriétaires de leurs terres soient aussi des commerçants. Ce fut le début des gros marchés.

Mes parents ont toujours eu le souci de n'offrir que de bons produits, bien propres et bien présentés. Ils pensaient que c'était la meilleure manière d'attirer la clientèle des riches anglais qui savaient ce qu'ils voulaient, mais ne regardaient pas le prix. Pour la bonne crème c'était au banc de Monsieur Cotnoir qu'on se rendait. Ce fut aussi pour mes parents l'occasion de se servir du peu d'anglais qu'ils avaient rapporté de leur séjour aux États.

Dès le début de la colonie, il s'est fait du commerce entre le Témiscamingue (Ville-Marie) et l'Ontario. Pour le frère Moffet aussi avec les pères Oblats fondateurs de Ville-Marie en 1896. Le Lac Témiscamingue n'avait plus de secret pour le frère Moffet.

D'habitude, c'était maman qui faisait le marché avec papa. Pour l'été 1914, c'est moi qui l'ai remplacée. Une belle expérience très appréciée.

Pour aller au marché, il fallait se rendre au quai à Guigues situé juste en face du village de Guigues. On laissait les chevaux à quelqu'un qui s'en occupait pour la journée. Un petit bateau, le petit Aleene, nous attendait pour la traversée du lac jusqu'à Hailybury. On sortait du bateau et on entrait dans le marché qui était situé juste à côté. C'était très pratique. Il fallait être très matinal et faire vite puisqu'à 11 ½ heure ou midi tout était terminé.

Après le dîner, chez les chinois à 0.35\$ ou 0.50\$ du repas, quelque fois, on prenait le petit train électrique à 0.05\$ du billet pour se rendre à Cobalt, ville minière et industrielle à 10 milles de Hailybury. À Cobalt, il y avait un beau grand magasin, le 5-10-15, c'était son nom. Pour 0.05\$ on achetait des choses qui aujourd'hui en 1987 on paierait \$2,50 à \$3,00. Les temps ont bien changé!!!

À trois heures on prenait le petit Aleene pour le retour. On était à la maison pour le souper. Le petit Aleene nous a servi pendant une dizaine d'années. Un soir d'automne, au cours d'une tempête, il est allé sombrer au large des côtes ontariennes avec son capitaine. Pour plusieurs ce fut la fin du marché en été. Pour mes parents comme leur terre était située à mi-chemin entre Guigues et Ville-Marie, il n'y a pas eu de problème.

Le Météor ayant changé son trajet, les cultivateurs étaient rendus assez tôt le matin au marché. Le Météor était un gros beau bateau. Les tempêtes sur le lac ne le dérangent pas. C'était notre bateau et on était fier de lui. On se sentait quelqu'un sur son pont. Dans la salle de réception, il y avait de beaux fauteuils et un piano. À l'époque c'était tout dire.

Je crois qu'il est nécessaire de dire que le Météor a toujours sillonné les eaux du Lac Témiscamingue. D'après son trajet, il passait trop tard au quai de Guigues

pour pouvoir accommoder les gens qui se rendaient au marché. C'est pourquoi on avait adopté le petit Aleene.

Le Météor a disparu du lac quand le gouvernement fédéral a bâti un pont sur le Lac Témiscamingue à Notre-Dame-du-Nord, endroit le plus étroit du lac. À cette date aussi beaucoup de gens avaient soit une auto, soit un camion. Tous ceux qui voulaient se rendre du côté ontarien, passaient sur le pont. Le Météor a dû se retirer en douce. Encore aujourd'hui, quand on parle du Météor, c'est quelque chose!!!

C'est dans le salon du beau Météor que maman a connu Madame Baril. Toutes deux allaient au marché, mais ne s'étaient pas vraiment connues avant ce temps. Comment décrire Madame Baril, c'est difficile. Madame Baril était une femme d'une forte corpulence, jamais en bas de 200 livres, et n'était pas très grande. C'était une femme que tout le monde aimait et détestait en même temps. Une personne dont tout le monde recherchait la compagnie et fuyait en même temps.

Madame Baril était une femme charitable pour les pauvres qui trouvaient en elle une oreille attentive à leur besoin. Comme vous voyez, très compliquée. Avec les années elle est devenue ma belle-mère. Moi je peux dire que je me suis toujours sentie à l'aise avec elle. Quand elle disait des choses agréables pas de problème, mais quand elle disait des choses que je n'aimais pas, je ne l'entendais pas. Là encore pas de problème.

Un jour, peut-être qu'elle en avait trop mis, il faut bien qu'il y ait une exception, j'ai décidé de lui donner le change. Pour plusieurs mois, ce fut le silence total de ma part, pas une lettre, pas une visite. À l'occasion des noces de Pauline, sa dernière fille, il a bien fallu aller aux noces puisque c'était madame Baril qui faisait la réception. Je fus reçue à bras ouverts, Éva par-ci, Éva par-là, c'en était gênant. Comme quoi, si madame Baril savait faire des bêtises, elle savait aussi les réparer. Très compliquée hum!! Je vous le disais qu'elle était compliquée.

Madame Baril est morte en 1942 à l'âge de 63 ans d'une angine de poitrine. Mon beau-père pèpère Baril comme on l'appelait était de petite taille, bon, gentil, aimable, qui s'exprimait très bien et doué d'un bon jugement. Il est décédé accidentellement écrasé par un camion en 1934, à l'âge de 60 ans.

Quand les cultivateurs ont obtenu le droit de faire du commerce, le volume du produit à vendre a augmenté de beaucoup. Le marché se faisait l'été, mais surtout l'hiver a cause du transport beaucoup moins onéreux en passant sur la glace. Vers le 20 janvier d'habitude, l'épaisseur de la glace était suffisante pour passer dessus en sécurité.

Le chemin était bien entretenu et balisé, mais il y avait la "crack", cauchemar des voyageurs. À peu près à un demi mille du quai de Hailybury, tous les ans et à peu près toujours à la même place, il y a la "crack", une ouverture qui se pratiquait dans la glace dans le sens de la longueur du lac. Comme si le lac avait besoin de respirer. Une ouverture qui pouvait varier de un pouce à 2 ½ pieds. Les chevaux étaient habitués et ce sont eux qui décidaient s'ils pouvaient passer ou non. Si les chevaux refusaient, il n'y avait rien à faire, il fallait descendre de voiture et faire un pont avec du bois qu'il y avait sur la glace en permanence, en cas de besoin. L'ouverture pouvait être ouverte le matin et se refermer le soir ou vice-versa. C'est un phénomène que personne n'a pu expliquer.

Aussi longtemps que maman a pu s'en occuper, mes parents ont fait le marché. Ça faisait partie de leur vie. Avec le temps les enfants sont tous partis. André le dernier, s'est marié et a accepté de prendre la terre. André n'a jamais été un cultivateur, sa femme Irène encore moins. Cependant ils y ont élevé leur famille. Maman est décédée deux ans après le mariage d'André et papa beaucoup plus tard à l'âge de 92 ans.

Après le départ de papa, André a vendu la terre pour occuper un poste au gouvernement en tant qu'inspecteur agricole. Là il était dans son élément. Aujourd'hui, il est retraité et vit heureux avec sa femme Irène (une vraie perle) à Melocheville. Tout est bien qui finit bien.

(6 juin 1987)

HOMMAGE À MES PARENTS

Mes parents étaient religieux et très pratiquants. Pour papa c'était plus transparent parce que c'était lui qui prenait les décisions. Tous les soirs, la journée terminée, le chapelet se disait en famille, de même que pour la prière du matin avant le déjeuner. Le Bénédicité et les Grâces faisaient partie du quotidien. Les quarante heures et la retraite paroissiale avaient préséance sur l'ouvrage. Les exercices du culte étaient suivis religieusement. La première communion de Léo faite, papa nous a fait faire les neuf premiers vendredis du mois.

La messe était à sept heure. Il fallait se lever tôt pour avoir le temps de se confesser et d'aller communier avant la messe au lieu de le faire à la fin de la messe comme cela se fait aujourd'hui . À cette époque il fallait toujours passer par le confessionnal avant d'aller communier. Je crois que c'est la seule fois de ma vie que j'ai eu l'opportunité de faire les neuf vendredis du mois. Je le dois à papa et je l'en remercie beaucoup.

De retour à la maison, après le déjeuner, papa venait nous reconduire à l'école. On arrivait juste pour neuf heure. Dans la maison, on a jamais entendu de sacres, de jurons, encore moins de blasphèmes. Les seules paroles que papa se permettait quand ça allait mal c'était: "saudite marde" et quand la "marde" était noire c'est parce que ça n'allait pas du tout. C'était rare car papa était très patient. De maman on a jamais entendu de paroles vulgaires.

À cette époque, la communion fréquente n'était pas encore autorisée. On allait communier une seule fois par mois. C'était papa qui décidait quel dimanche on irait communier. Le samedi soir il disait: "demain on va communier" et tout le monde obéissait. À 17 ans, Fortunat n'était pas tout à fait d'accord avec cette méthode. Je me souviens, une fois, il avait dit:: "moi pour aller communier, il faut que ça me dise"

Aussi un dimanche que ça ne lui disait pas, il n'était pas venu communier avec nous tous. Dans le courant de la semaine, en travaillant, il s'était donné un coup de hache entre le gros orteil et l'autre orteil. Résultat, visite du docteur, 4 points de suture et un congé forcé de 15 jours.

Papa n'a pas manqué de lui faire remarquer qu'il aurait évité cet accident s'il avait voulu. Fortunat ne voyait pas comment et moi non plus d'ailleurs. Et papa de répondre: "Si tu étais venu communier avec nous dimanche, peut-être que cet accident ne serait pas arrivé". La remarque a porté fruit.

En 1908, il y a eu une épidémie de diphtérie au Témiscamingue. Toutes les écoles ont été fermées pour éviter la contagion. Les victimes mourraient étouffées, surtout des enfants. Comme remède, le médecin inoculait un vaccin qui était efficace à la condition d'être donné à temps. Beaucoup d'enfants sont morts dans la paroisse. Dans notre famille, tous les jours papa nous faisait dire une prière spéciale pour demander la protection du Bon Dieu. Aucun enfant n'a été malade.

Pendant ce temps à Lorrainville dans la famille de Bernard se jouait tout un drame. Ce fait m'a été raconté par Bernard lui-même plusieurs années après. À cette date, dans la famille de Bernard, il y avait 4 enfants, Clovis-Antoine 7 ans. Hélène 5 ans, Bernard 3 ans et Romuald 1 an. Les trois plus âgés ayant contracté la maladie, Madame Baril a fait venir le docteur.

En arrivant à la maison, le docteur dit à madame Baril: "Je n'ai qu'une aiguille, lequel voulez-vous sauver?" Naturellement, madame Baril a préféré Clovis-Antoine. À peine le vaccin inoculé, Clovis-Antoine a fait une crise et il est mort peu de temps après. L'aiguille était contaminée. Hélène est décédée elle aussi. Bernard lui ne devait pas mourir. Madame Baril s'est souvenue qu'elle avait une mouche de moutarde qui avait été déjà utilisée. Elle en a fait deux parties qu'elle a appliquées de chaque côté de la gorge de Bernard. Ce qui l'a sauvé. Romuald n'a pas été affecté, je crois qu'il était trop jeune. Bernard qui avait 3 ans à cette époque n'a jamais oublié les deux petites tombes blanches parties pour le cimetière.

Maman a toujours fait partie des Dames de Sainte-Anne. Elle ne manquait jamais d'assemblée. Papa était membre de la ligue du Sacré-Cœur. Il en fut le président pendant 10 ans et ensuite président des Lacordaires.

En autant que je me rappelle, le long de la grande route, il y avait la croix du chemin. C'était un honneur et une protection que d'avoir une croix sur sa terre. Plusieurs cultivateurs en avaient une. La nôtre était située en face de la maison de l'autre côté du chemin. Un jour, ayant fait son temps, cette croix est tombée. Papa l'a remplacée par une belle croix blanche, illuminée le soir.

Une haie de cèdre toujours bien taillée entourait la croix. De belles fleurs l'ornaient durant tout l'été. Tous les jours, c'est au pied de cette croix et au milieu de ses fleurs que papa venait se recueillir et prier trouvant là, force, courage et confiance pour vivre seul après la mort de maman, Je crois qu'il ne l'a jamais oubliée.

Le marché a toujours été le moteur qui a permis à mes parents de vivre sur leur terre. Maman en était l'âme. Tant qu'elle a eu la santé de s'occuper du marché avec papa, les affaires ont marché rondement. Tout allait bien, même très bien.

Pendant la maladie de maman et après son départ pour le ciel, papa a continué seul et finalement a abandonné. Après qu'André eut pris la relève sur la terre, tout a été au ralenti pour papa jusqu'au jour où il décida de s'organiser un jardin près de la maison. Il y cultivait des légumes pour la famille et en vendait à l'occasion. C'est surtout des fleurs qu'il cultivait, des fleurs de toutes sortes, surtout des glaïeuls.

À l'occasion d'un mariage ou d'un service, c'est chez papa que les gens des paroisses environnantes venaient s'approvisionner de fleurs pour la circonstance. Papa a même fait pousser des citrouilles dans un poteau de téléphone. Sur de petites tablettes, il mettait des citrouilles. Comme un plan de citrouille a de grandes ramifications et de très grandes feuilles, le camouflage était facile. Ce n'était pas rare que les voyageurs arrêtaient pour regarder le phénomène qui au fond était bien simple. Fallait y penser. C'était comme l'œuf de Colomb.

Je reviens à maman. Maman savait tout faire et elle le faisait vite et bien. Imagine-t-on la couture et le raccommodage qu'elle devait faire avec 5 garçons et 6 filles. À cette époque tout se faisait à la main, bien peu de choses pouvaient être achetées dans les magasins. Elle en a passé des parties de nuit à coudre et à tricoter.

Le matin elle était là pour le déjeuner et cela jusqu'à ce que je fus entraînée pour prendre la relève vers 14-15 ans. Maman était perfectionniste, tout ce qu'elle faisait, fallait que ce soit bien fait. J'avoue que je n'ai jamais été aussi perfectionniste qu'elle. Maman était aussi un vrai cordon-bleu pour réussir de belles et bonnes choses, c'est entendu, mais aussi pour faire des choses bonnes avec presque rien. Lors d'une visite inattendue pour un repas, en un tour de main, elle préparait une bonne table et pour le dessert, elle arrivait avec un beau gros gâteau chaud qu'elle avait brassé sans que personne s'en aperçoive. Elle est décédée en août 1940 à l'âge de 67 ans.

Je reviens à papa et je termine. Pour papa, le curé était le représentant du Bon Dieu sur la terre. À cette époque, il fallait dire: "Monsieur le curé" sous peine de se faire accuser de manquer de respect. Aujourd'hui, non seulement on ne dit pas Monsieur le curé, mais on le tutoie. Même le Bon Dieu d'ailleurs. Que les temps ont changé!!!!

Papa a toujours été en bon terme avec les différents curés qui se sont succédés à la tête de la paroisse pendant les 60 dernières années de sa vie. Monsieur Beauchamp a été le premier curé de Guigues en 1906 et papa est décédé en 1966 à l'âge de 92 ans.

(4 juillet 1987)

HISTOIRE VÉCUE MAIS DIFFICILE À CROIRE

À l'été 1949, j'ai vendu ma maison sur la rue Perreault (249) pour m'en bâtir une autre sur la rue Latulippe Ouest (203). Au deuxième étage, il y avait trois logis, dont un occupé par un couple d'anglais de Vancouver. Lui était pilote d'avion.

En février de l'année suivante, le pilote s'est tué dans l'écrasement de son avion. Je cherche et je ne trouve pas le nom de ce couple. C'était un nom assez difficile à prononcer. Disons que la dame s'appelait Merry pour les besoins de la cause. Merry a passé des moments difficiles et inquiétants. Est-il mort ou vivant? Ensuite les funérailles, il a été enterré à Noranda. L'enquête qui n'en finissait plus pour déterminer la cause de l'accident et la responsabilité du pilote.

Quand tout fut terminé, j'étais d'accord avec elle que la meilleure solution était qu'elle retourne auprès des siens à Vancouver. Quoi faire des meubles? Elle m'a offert de les acheter à \$500,00 tout compris moyennant un versement de \$15,00 par mois, C'était toute une aubaine d'autant plus que je pensais pouvoir louer mon logis tout meublé.

Ce qui s'est avéré peu pratique. Enfin, un couple s'est présenté. C'était un vétéran qui revenait au pays avec sa femme, un Belge et deux enfants. Le logis faisait leur affaire, mais ils préféraient acheter les meubles au lieu de les louer. Je leur ai vendu le même prix que j'avais payé, \$500,00 pour les meubles et \$15,00 de paiement par mois. Pendant un peu moins de deux ans, tout a bien fonctionné. Le locataire payait le loyer et la Banque Royale pour laquelle il travaillait déposait dans mon compte de banque \$15,00 par mois.

Entre temps, le gouvernement a bâti une série de maisons pour les vétérans que ceux-ci pouvaient occuper à meilleur compte. C'était difficile de ne pas les laisser partir. La Banque Royale continuait à déposer les \$15,00 par mois dans mon compte jusqu'au jour où le "Monsieur", si je peux l'appeler ainsi, a laissé la banque pour aller à Vancouver.

Comme les paiements ne rentraient plus, je suis allée voir mon ancienne locataire qui m'a confirmée la situation. "Si vous avez de l'argent pour payer, il n'y a pas de problème", que je lui dis. "C'est cela" répondit-elle" je n'ai plus d'argent pour payer". "Alors, je vais reprendre des meubles pour l'argent que vous me devez" dis-je. "Les meubles je les ai et je les garde" qu'elle répondit. "Vous les gardez si vous les payez" fut ma réponse et je suis partie.

Je me rends chez un bureau d'avocats et j'expose le problème à celui qui me reçoit. La loi permet de ne saisir que les meubles qui ne sont pas nécessaires aux besoins de la famille.

"Faites pour le mieux" que je réponds à l'avocat. Tout de suite, il envoie un huissier saisir les choses saisissables, en espérant les récupérer le lendemain. Mais le lendemain, les meubles saisis étaient rendus à Swastika, en Ontario, en attendant de les expédier à Vancouver. Les meubles sont revenus à Rouyn et la dame a été accusée de vol.

Son procès devant avoir lieu dans quelques jours, elle a pu recouvrer sa liberté moyennant une caution de \$50,00. Le jour du procès arrive, l'oiseau s'était envolé de son nid avec les enfants et les meubles qui restaient. Elle a été condamnée à un mois de prison à Ville-Marie. La police a le bras long, elle a été la chercher à Vancouver pour lui faire subir son mois de prison et son cautionnement de \$50,00 lui a été confisqué. Je ne l'ai pas revue depuis.

Quelques jours plus tard, il a eu un encan pour vendre les meubles. J'étais seule avec le huissier. Pour me payer, j'ai pris un canapé, un fauteuil et trois belles petites tables. Le tapis et le miroir qui restaient sont allés au huissier pour ses frais de déplacement. J'ai dû déboursier \$15,00 pour frais d'avocat. Me voilà propriétaire des meubles que je dois payer à Merry.

Heureusement qu'à cette date, je savais encore lire et écrire en anglais, assez pour pouvoir correspondre avec Merry. Moi, pour lui envoyer l'argent de ses meubles et elle, c'est comme si elle avait besoin de quelqu'un pour l'aider à remonter une côte trop raide pour ses forces. Les enfants avaient grandi, allaient à l'école et tout allait bien de ce côté.

Pour Merry, les choses se sont améliorées quand elle a eu le courage de se trouver du travail. À cette date, elle m'a demandé si je voulais m'occuper de faire poser un monument funéraire sur la tombe de son mari. Pour \$180,00, je me souviens encore du prix, j'ai pu acheter un monument de 30 pouces de haut, gravé et installé sur une bonne base en ciment.

J'étais contente de mon achat. J'en ai pris des photos que je lui ai envoyées pour l'assurer que son désir avec été exécuté. Elle était bien contente, ce fut une délivrance d'avoir pu rendre ce dernier hommage à son mari et notre correspondance s'est terminée là. Après tout, toute chose doit avoir une fin.

(24 juillet 1987)

LE CENTRE FAMILIAL DE ROUYN-NORANDA FONDÉ DANS LES ANNÉES 60 TEL QUE JE L'AI VÉCU

À cette date, monsieur Alex leclerc était maire de Rouyn, monsieur Saint-Sauveur, le secrétaire. Pour une raison que j'ignore, le conseil a eu recours aux services d'une personne de l'extérieur. Son travail terminé, la personne dont je ne me souviens plus du nom, disons qu'elle s'appelle Marie, désirait demeurer à Rouyn, mais il n'y avait pas d'ouvrage pour elle.

C'est alors que Marie et monsieur Saint Sauveur ont eu l'idée de fonder le Centre Familial, organisation qui consistait à recueillir le linge usagé des villes de Rouyn et Noranda, de le remettre en bon état et de la distribuer gratuitement aux personnes nécessiteuses de Rouyn et Noranda. Beaucoup de personnes ont été emballées de l'idée, entre autre, monsieur le maire et monsieur Pelletier, curé de Saint-Michel.

Cela faisait déjà plusieurs années que la guignolée existait dans les deux villes. Le linge ainsi recueilli était étalé sur des tables dans le sous-sol de l'église Saint-Michel. Ceux qui étaient intéressés, venaient se chercher les choses dont elles avaient besoin. C'était un vrai capharnaüm. Après quelques temps, ce qui restait, était jeté aux vidanges. Monsieur Pelletier déplorait la situation, mais ne trouvait pas de solution. Donc, la création du Centre Familial de Rouyn-Noranda était une initiative qui arrivait à point .

Un local "tout rêvé" attendait les fondateurs, le sous-sol de l'église ukrainienne, qui à ce moment, ne servait plus. En descendant au sous-sol, on faisait face à une porte qui donnait sur une grande salle vide qui pouvait avoir 35 pieds de large sur 50 pieds de longueur. Il y avait un corridor entre la grande salle et l'escalier qui conduisait à une petite pièce juste assez grande pour servir de bureau de réception.

À l'arrière de la grande salle, il y avait une cuisine avec une grande table, deux bancs, un poêle, un évier, une armoire qui contenait de la vaisselle. Tout juste ce qu'il fallait.

La grande salle était divisée en deux, un tiers devrait servir à emmagasiner les boîtes de linge reçues, un espace pour la salle de couture avec ses 5 machines à coudre et un petit coin avec des chaises berçantes pour les personnes qui avaient besoin de se reposer. Les deux tiers de la salle, c'était le magasin. Sur les murs, des tablettes avaient été installées ainsi que des supports à robes et à manteaux selon les besoins. Tout avait été bien pensé et chaque chose avait sa place de sorte que, quand on avait besoin d'une chose en particulier, on ne cherchait pas, on savait où aller.

En plus, dans le milieu de la salle, il y avait des étagères qui étaient bien garnies. Il faut dire que les fondateurs ont eu beaucoup d'aide de la population. Dès l'annonce de l'ouverture de la salle, les boîtes de linge ont commencé à arriver. Pour le bon fonctionnement du Centre, l'ouvrage avait été partagé entre les paroisses.

Chaque paroisse avait sa journée. Le lundi, paroisse Saint-Joseph (c'était mon jour), le mardi, Saint Michel, mercredi, l'Immaculée Conception, le jeudi les anglaises de Noranda. Ici je dois rendre hommages à ces anglaises dont la présence ne passait pas inaperçue. Elles ne faisaient pas de bruit, mais du travail. C'est extraordinaire la quantité de raccommodage qu'elles faisaient dans un après-midi, c'était le tour des canadiennes françaises de Noranda.

Marie, la directrice, n'avait pas beaucoup d'expérience dans la couture. Comme elle était jeune et gentille, on lui pardonnait beaucoup de choses. Un exemple: Il ne fallait rien jeter. Comment défaire du vieux linge et en tailler du neuf sans retailles? Les travailleuses se faisaient de petits paquets qu'elles mettaient dans leur sac à main pour les jeter chez elle.

Pour Noël, Marie avait organisé un souper à la dinde pour récompenser les travailleuses de leur bon travail. Elle avait invité la présidente des Dames de Sainte-Anne à venir partager notre souper. Madame Paquette était une femme d'une cinquantaine d'années assez corpulente, qui avait la parole facile et surtout qui aimait s'en servir.

Le souper savoureux, la joie et la gaieté avaient été de la partie durant tout le souper. Le repas terminé, madame Paquette se lève, l'air courroucé et dit d'une voix sèche: "Quand je pense qu'elle ne m'a même pas invité à parler."

Marie devait payer cher cet oubli. Un mois plus tard, Marie qui gagnait \$20,00 par mois comme directrice, était partie de Rouyn et remplacée par madame Paquette qui avait offert ses services gratuitement. Madame Paquette n'a pas fait de merveilles, si ce n'est d'avoir ajouté une poubelle à la salle de couture. Elle s'était cependant gardée le droit de contrôle sur son contenu. Je l'ai appris à mes dépens...

Un jour en mettant de l'ordre dans le rayon des bébés, j'ai retiré une dizaine de petits gilets de laine qui avaient tellement refoulé au lavage qu'on aurait pu les faire tenir debout. Je les croyais bons pour la poubelle. Madame Paquette tenait à savoir qui avait pu faire un tel gaspillage. "C'est moi" que je lui répondis. "Je les trouvais inconfortables pour les bébés, mais si vous, vous les trouvez encore bons je vais les remettre sur les tablettes". Ce que je fis. Peu de temps après, les petits gilets étaient retournés dans la poubelle et on en a plus entendu parler.

Pour avoir droit aux services du Centre Familial, la personne intéressée devait se rendre au bureau de réception. Pour moi ce bureau était plutôt un confessionnal. D'abord, il fallait prouver qu'on demeurait dans les villes de Rouyn et Noranda, c'était primordial. Combien d'enfants? Si le père travaillait, pourquoi ils étaient pauvres? Si le père ne travaillait pas, pourquoi il ne travaillait pas?

Et autres questions plus ou moins humiliantes, pour se faire dire, "madame vous avez droit à 3 morceaux par personne". Une famille de 7 = 21 morceaux. La pauvre arrivait au magasin remettant à la serveuse, en l'occurrence moi, un papier sur lequel était écrit: Madame une telle a droit à 21 morceaux.

Je commençais toujours par le rayon des bébés et je faisais le tour du magasin après avoir dit à madame une telle: "Regardez et si vous voyez des choses que vous aimez et qui font votre affaire, ne vous gênez pas, c'est pour donner"

Après avoir fait le tour du magasin on arrivait à la porte de sortie avec 3 ou 4 grosses boîtes, quelques fois plus que ça, dépendant des besoins. Comme il n'y avait personne pour contrôler la sortie, il n'y a jamais eu de problème. J'ai toujours eu l'impression que les autres serveuses agissaient de la même façon que moi.

J'ai eu beaucoup de joies et de satisfactions à servir les pauvres. Je me souviens d'un cas particulier. J'ai eu à servir un homme assez âgé plutôt timide. Je l'ai habillé des pieds à la tête. Trois chemises au lieu d'une, 2 paires de pantalons, 2 gilets, 3 vestons d'habit, 2 paires de bas etc... Devant tout ce linge, il était heureux comme un enfant. Peut-être que c'était la première fois de sa vie qu'il avait tant de linge à lui, en une seule fois. Il s'en va et quelques minutes plus tard il revient. Je croyais qu'il avait oublié quelque chose, mais non, il me dit: " Je me demande si je vous ai assez remerciée"

Dans les années 60, le gouvernement du Québec avait ouvert un bureau pour venir en aide aux pauvres. Les personnes intéressées faisaient leur demande au bureau et Bernard qui travaillait déjà pour le gouvernement avait été nommé inspecteur. Il devait vérifier sur place le bien fondé des demandes. Il y a bien eu quelques fraudeurs qui se sont essayés, mais en général les demandes étaient fondées et acceptées. Dans ses visites, Bernard en a vu de la misère. Il m'apportait des listes de linge que j'essayais de remplir de mon mieux.

On avait pas le droit de donner du linge usagé à des personnes en dehors des villes de Rouyn et Noranda. Il me fallait user de subterfuge pour réussir à sortir du linge du Centre sans attirer l'attention des autorités. Du linge on en avait qu'on ne savait pas quoi en faire. Il y avait des boîtes empilées jusqu'au plafond, partout où on pouvait en mettre.

Je n'ai jamais compris pourquoi les autorités du Centre étaient si mesquines et si dures pour les pauvres des paroisses environnantes, alors que la population était si généreuse. J'ai donc décidé d'y remédier à ma façon.

Dans les débuts du Centre, j'apportais des boîtes de linge pour laver et raccommoder, en rajouter trois ou quatre de plus était facile. Le Centre fermait à 4 ½ heures, Bernard venait me prendre après 4 ½ en revenant de son ouvrage. On emplissait la voiture de boîtes que je classais à la maison. Les pauvres de la ville étaient plus exigeants que ceux des colonies. Il fallait que le linge donné à nos pauvres soit en bon état et propre sinon, il restait sur les tablettes.

Alors que pour les colonies, tout était reçu avec reconnaissance; on trouvait toujours à tout utiliser. Je ne prenais jamais du linge du magasin pour envoyer dans les colonies. C'était toujours des boîtes telles qu'on les recevait parce que je savais que tout serait utilisé. Pendant mes trois années au Centre, si je n'ai pas donné 2 tonnes de linge, je n'en ai pas donné un livre (clandestinement). Je ne regrette rien.

À Rouyn, il y avait à l'époque, un homme dont le commerce était d'entreposer des fourrures et du linge de toutes sortes. Un jour il décide de faire le ménage dans son entrepôt et d'enlever quantité de vêtements non réclamés. Il avait demandé à Bernard s'il voulait le débarrasser de tous ces vêtements. Le curé de Montbeillard était bien connu à Rouyn, c'était un ancien vicaire de la région. Montbeillard est une paroisse située à une quarantaine de milles de Rouyn.

Les paroissiens étaient pauvres comme du sel et le curé guère plus riche qu'eux. C'est à ce curé que Bernard avait donné tous les vêtements dont s'était débarrassé l'entreposeur.

Une fois j'avais accompagné Bernard à Montbeillard. J'ai vu combien le curé était pauvre et faisait pitié. Il ne s'en faisait pas pour lui, mais s'inquiétait beaucoup pour ses paroissiens.

Un samedi, madame Saint-Amand, l'amie qui travaillait avec moi au Centre, avait rencontré le curé en question et lui avait dit: "Venez nous voir au Centre, madame Baril et moi allons vous donner du linge". Le samedi, le Centre n'était pas ouvert, mais madame Saint-Amand et moi allions souvent faire du ménage et préparer des choses pour le lundi. Nous lui avons rempli sa voiture à pleine capacité et lui avons dit: "Quand vous en voudrez d'autre, venez nous voir le lundi ou le mercredi".

Un jour il arrive au Centre le mardi, justement le jour de la paroisse Saint-Michel, les femmes les plus farouches contre l'idée de venir en aide aux paroisses environnantes. En arrivant, le curé demande pour voir madame Saint-Amand ou moi. "Elles ne sont pas ici" de dire les femmes et, voulant être gentilles elles ajoutent: "Est-ce que l'on peut faire quelque chose pour vous?" "C'est que" de dire le curé, " je suis venu il y a quelques jours et elles ont rempli ma voiture de linge et là, je voudrais en avoir d'autre". L'histoire ne dit pas s'il a eu du linge, mais nous, on a su que nos jours étaient comptés au Centre.

Ne pensez pas qu'on s'est laissé faire, on s'est défendu si bien que le Centre a mis six mois avant de trouver le moyen de nous faire partir et de plier. Comme on en voulait pas plier, on a préféré partir que d'arrêter de donner du linge aux paroisses environnantes. Treize ans après l'ouverture du Centre, quand je suis partie de Rouyn, il n'y avait rien de changé.

Quelques années plus tard, j'ai appris que les autorités du Centre avaient confié à une seule personne la charge de diriger le Centre, une femme de la paroisse de l'Immaculée Conception. Cette femme a fait beaucoup de changements dans le Centre. Le premier, la suppression du confessionnal. Il paraît que tout allait bien. Depuis, je n'ai pas eu d'autres nouvelles.

Je me répète sans doute, mais je n'ai jamais compris pourquoi les autorités masculines étaient aussi mesquines et si dures pour les pauvres des colonies alors que la population était si généreuse.

À SUIVRE.... peut-être
(19 août 1987)

NB: Éva devait nous quitter le 3 août 1996 sans avoir ajouté de nouveaux faits sur sa vie dans son manuscrit. Le présent ouvrage est une copie informatisée de son document original.